

The Oxford Book of Canadian Verse : In English and French,
Chosen and with an introduction by A.J.M. Smith. London,
Oxford University Press, 1960, LVI-445 p.

John Stockdale

Volume 1, numéro 3, décembre 1968

Le Poète dans la société contemporaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500053ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500053ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Stockdale, J. (1968). Compte rendu de [*The Oxford Book of Canadian Verse : In English and French*, Chosen and with an introduction by A.J.M. Smith. London, Oxford University Press, 1960, LVI-445 p.] *Études littéraires*, 1(3), 451–452.
<https://doi.org/10.7202/500053ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

les idéologies. Audiberti s'est toujours tenu dans une totale indépendance à leur endroit, même si le problème religieux n'a cessé de le tourmenter (M. Giroud y fait allusion aux pp. 47-48), et dans *Dimanche m'attend* qui est peut-être le livre le plus émouvant de son auteur, nous suivons les dernières mesures de cette valse-hésitation qui s'achève dans la mort.

Au fond de ses indécisions, de son refus d'adhérer à une quelconque doctrine impuissante à apporter la vérité — elle est imposture si elle le prétend —, se trouve une inépuisable capacité d'étonnement. « Tout n'eut jamais pour moi que saveur de malaise et de fausse justice. Je n'ai pas compris ce monde humain » (*Dimanche m'attend*, p. 243). Audiberti s'étonne de l'existence même des êtres humains, tout lui paraît à chaque instant neuf, tout change sous ses yeux et dans son œuvre : le temps se brouille, les lieux se superposent, les personnages se métamorphosent, se dédoublent, les mots se mettent à vivre seuls. Comment surnager dans cette « giratoire blanquette » où nous baignons ? Audiberti l'inquiet pose des questions qui inquiètent, celles de Génio « le maître de Milan ». « Il faut attendre quoi ? », « où est la vérité ? », « l'inexplicable est partout et nous sommes dedans », où est « la noix vraie de l'univers » ? Pour nous lecteurs, le noyau solide est d'abord dans l'œuvre même d'Audiberti qui sème à tout vent ses trésors de mots, de visions, de rythmes, il est cette prodigieuse alliance de l'imagination et du langage.

Roland BOURNEUF

Université Laval

□ □ □

The Oxford Book of Canadian Verse: In English and French.

Chosen and with an Introduction by A. J. M. Smith. London, Oxford University Press, 1960, LVI-445 p.

Voici un autre ouvrage qui montre que les Canadiens anglais prennent de plus en plus conscience de l'existence du Canada français : nous devons en être reconnaissants à son auteur. Pour nombre d'Européens et, en fait, pour beaucoup de Canadiens aussi, ce sera la première occasion de lire, comparer et goûter l'œuvre de nos poètes. M. Smith a fait une très bonne sélection des premiers poètes et de leurs œuvres. On pourrait toutefois croire que, les sept premiers poètes cités étant canadiens-anglais, il n'y avait à cette époque aucun poète à Québec. M. Guy Sylvestre, dans l'introduction à son *Anthologie de la poésie canadienne-française*, quatrième édition, en mentionne six, bien que, pour être juste, il ne leur accorde pas une grande importance. J'ai quelque inquiétude en ce qui touche la sélection des poètes plus modernes et de leurs œuvres représentatives. À mon avis, M. Smith n'a pas réussi à nous révéler l'expression directe de la sexualité dans l'œuvre de poètes comme Irving Layton et Leonard Cohen. Il a aussi passé sous silence Fred Cogswell et Aldan Nowlan. Peut-être le Canada à l'est de Montréal, détaché du reste de la nation, est-il parti à la dérive... On pourrait ainsi contester à l'infini et en pure perte le choix des poèmes. Par exemple pourquoi avoir choisi une banalité comme « Farewell to Winnipeg » de Roy Daniells ? Dans son introduction, M. Smith écrit d'abord quelques lignes émuës sur le Canada en train d'acquiescer un statut mondial, ce qui, à vrai dire, illustre parfaitement une « certaine incertitude » chronique quant à notre rôle international, mais il montre

ensuite la finesse de son sens historique du goût et du sentiment de notre poésie. En disposant son sommaire dans l'ordre chronologique pour l'harmoniser avec la disposition des morceaux choisis, il donne au lecteur une image fidèle du déplacement dans les thèmes, des variations dans la force des influences extérieures, de l'urbanisation que nous venons de subir, de la curiosité de plus en plus universelle de nos poètes.

La qualité de l'introduction et le choix représentatif des poèmes mériteraient cependant une meilleure présentation. On souhaiterait que les éditeurs, ayant décidé de publier ce livre, eussent aussi décidé de lui donner un aspect attrayant. La couverture d'un gris morne ne fait pas justice au contenu plein de vie, les petits caractères typographiques et les pages mal aérées rendent la lecture difficile et fatigante.

John STOCKDALE

Université Laval

□ □ □

Jacques DERRIDA, **la Voix et le phénomène**, Paris, P.U.F., Collection « Épiméthée », 1967, 117 p. ; **l'Écriture et la différence**, Paris, Seuil, Collection « Tel Quel », 1967, 439 p. ; **De la grammatologie**, Éditions de Minuit, Collection « Critique », 1967, 445 p.

« Au commencement était l'écriture », voilà la troublante hérésie qu'un philosophe français proclame aujourd'hui contre ce que nous ont toujours appris les sciences du langage, la philosophie et plus remarquablement encore, l'Écriture elle-même. Il ne s'agit pas de quelque boutade, cette attaque contre la théocratie du verbe a un

caractère massif et réfléchi qui ne permet pas qu'on l'écarte aisément ; il faut dès à présent compter avec une fondamentale et extrêmement séditieuse pensée : la grammatologie. On pouvait depuis 1962 avoir quelque idée de la problématique dégagée par Jacques Derrida, professeur d'histoire de la philosophie à l'ENS, grâce à divers articles parus dans la *Revue de de métaphysique et de morale*, *Critique* ou *Tel Quel*, et aussi à une importante *Introduction à l'origine de la géométrie* de Husserl ; pourtant la publication en 1967 des trois volumes qui offrent une première somme de sa recherche — plus de mille pages — apparaît dès maintenant comme un événement tant pour la philosophie que la linguistique. S'il faut suivre Derrida, ce sera pour instaurer une science du langage fondée sur le primat de la trace inscrite contre le postulat phonologiste de toute la linguistique moderne et en particulier saussurienne, ce sera pour enfin toucher à cette clôture de la métaphysique par Nietzsche et Heidegger et trouver l'origine transcendante, si ce concept peut garder un sens, non dans la présence à soi de la vie mais dans la *différance* de l'articulation. C'est-à-dire que la linguistique de la parole se verrait supplantée par la science de l'écriture et la philosophie de l'être par la pensée de la différence et de son devenir. De telles prétentions semblent à juste titre scandaleuses, mais dans l'ordre de l'esprit, « louange à celui par qui le scandale arrive ! »

D'abord phénoménologue et exégète orthodoxe de Husserl (« « Genèse et structure » et la phénoménologie », dans *l'Écriture et la différence*), Derrida ne se sent pas assuré sur les fondements de cette pensée. Si le développement lui en apparaît d'une rigoureuse solidité, il n'en va pas de même pour les assises. À vrai dire, pour lui,